

## Séance 7 : Baudelaire : le Spleen.

Baudelaire, *Le Spleen de Paris* « Le Confitteur de l'Artiste », Poème III, 1869

### \* Le Spleen baudelairien

(définit à partir des quatre poèmes intitulés « Spleen » dans la section « Spleen et Idéal » des *Fleurs du mal* poèmes LXXV à LXXIX) (NB : il manque ici le premier)

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.  
 Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans,  
 De vers, de billets doux, de procès, de romances,  
 Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,  
 5 Cache moins de secrets que mon triste cerveau.  
 C'est une pyramide, un immense caveau,  
 Qui contient plus de morts que la fosse commune.  
 - Je suis un cimetière abhorré de la lune,  
 Où comme des remords se traînent de longs vers  
 10 Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.  
 Je suis un vieux boudoir<sup>1</sup> plein de roses fanées,  
 Où gît tout un fouillis de modes<sup>2</sup> surannées,  
 Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher<sup>3</sup>,  
 Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

15 Rien n'égale en longueur les boiteuses journées,  
 Quand sous les lourds flocons des neigeuses années  
 L'ennui, fruit de la morne incuriosité,  
 Prend les proportions de l'immortalité.  
 - Désormais tu n'es plus, ô matière vivante !  
 20 Qu'un granit entouré d'une vague épouvante,  
 Assoupi dans le fond d'un Sahara brumeux ;  
 Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux,  
 Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche  
 Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

.....

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux,  
 Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,  
 Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes,  
 S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.  
 Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,  
 Ni son peuple mourant en face du balcon.  
 Du bouffon favori la grotesque ballade  
 Ne distrait plus le front de ce cruel malade ;  
 Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,  
 Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau,  
 Ne savent plus trouver d'impudique toilette  
 Pour tirer un souris de ce jeune squelette.  
 Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu  
 De son être extirper l'élément corrompu,  
 Et dans ces bains de sang qui des Romains nous  
 viennent,  
 Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,  
 Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété

<sup>1</sup> Petit salon de dame

<sup>2</sup> Parures.

<sup>3</sup> Peintre galant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Où coule au lieu de sang l'eau verte du Léthé.  
 Pluviôse, irrité contre la ville entière,  
 De son urne à grands flots verse un froid ténébreux  
 Aux pâles habitants du voisin cimetière  
 Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière  
 Agite sans repos son corps maigre et galeux ;  
 L'âme d'un vieux poète erre dans la gouttière  
 Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée  
 Accompagne en fausset la pendule enrhumée,  
 Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,  
 Le beau valet de coeur et la dame de pique  
 Causent sinistrement de leurs amours défunts.

.....

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
 Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,  
 Et que de l'horizon embrassant tout le cercle  
 Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
 Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
 S'en va battant les murs de son aile timide  
 Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
 D'une vaste prison imite les barreaux,  
 Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
 Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
 Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
 Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
 Qui se mettent à geindre opiniâtement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
 Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
 Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
 Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Baudelaire invente une forme de désespoir radicalement nouveau, de mélancolie qui ne ressemble à aucune autre et qui est la source d'inspiration de sa poésie : le **spleen**.

Le mot **spleen** a pour origine le mot anglais *spleen* (du grec ancien *σπλήν* : *splēn*) qui signifie « rate » ou « mauvaise humeur ». En effet les Grecs, dans le cadre de la théorie des humeurs, pensaient que la rate déversait un fluide noir dans le corps : la bile noire, responsable de la mélancolie.  
= tristesse vague, dont on ne connaît pas les causes.

Chez Baudelaire, le spleen devient une des composantes essentielles de l'angoisse d'exister. « Les Limbes », second titre envisagé pour *Les Fleurs du Mal*, visait à « représenter les agitations et les mélancolies de la jeunesse moderne ». Baudelaire préfère lui donner le sens qu'a le mot mélancolie au XIX<sup>ème</sup> : folie, dérèglement, fureur. (rappel de Nerval)

→ En fait, Baudelaire donne exactement à son spleen le sens que la psychologie donnera ensuite à la dépression.

- Le Spleen est constitutif de la poésie baudelairienne car c'est cela qu'il raconte et met en scène, son mal être, son incapacité à vivre dans le monde qui est le sien. Beaucoup de poètes de son époque ressentent la même inadaptation (voir Musset).

La modernité de Baudelaire réside dans le remède qu'il trouve à sa mélancolie : la violence. Seule la violence exercée contre autrui, contre lui-même et contre le langage, la poésie classique, lui permettent provisoirement de mieux vivre son spleen.

#### Caractéristiques du spleen :

le noir et tous les éléments nocturnes ; la sensation d'étouffement, d'enfermement ;  
le sentiment d'extrême solitude, d'isolement ;  
la pluie, le brouillard, les nuages, la fumée ;  
toutes les figures mythologiques ou bibliques de damnés, tous les exclus de l'histoire et des légendes ;  
la chute, se sentir happé vers les profondeurs...

#### « *Le Confiteor de l'Artiste* »

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité ; et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini.

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur ! une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui par sa petitesse et son isolement imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le moi se perd vite !) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions.

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses.

Et maintenant la profondeur du ciel me consterne ; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immuabilité du spectacle, me révoltent... Ah ! faut-il éternellement souffrir, ou fuir éternellement le beau ? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu.

**Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris* - Poème III.**